
**Groupe interuniversitaire
d'étude de la postmodernité**

**ANALYTIQUE DE LA POSTMODERNITÉ:
LE PARADOXE DE LA MONNAIE
ET LE SYSTÈME DE LA DETTE**
(Exposé de Aldo J. Haesler)
Séminaire du 5 avril 1991

Cahiers de recherche

Les Cahiers de recherche sont publiés par le Groupe interuniversitaire d'étude sur la postmodernité. Le travail d'édition des Cahiers est sous la responsabilité de Daniel Dagenais. Toute correspondance doit être adressée à:

Groupe interuniversitaire d'étude sur la
postmodernité
Département de sociologie
UQAM
C.P. 8888, Succ. A
Montréal, Québec
H3C 3P8

**Groupe interuniversitaire
d'étude de la postmodernité**

**ANALYTIQUE DE LA POSTMODERNITÉ:
LE PARADOXE DE LA MONNAIE
ET LE SYSTÈME DE LA DETTE**
(Exposé de Aldo J. Haesler)
Séminaire du 5 avril 1991

Cahiers de recherche

Aldo Haesler nous a fait parvenir ce texte qui, tout en reprenant de façon plus systématique son exposé présenté au séminaire, intègre déjà certaines réflexions suscitées par les échanges auxquels ses remarques ont donné lieu. Son «analytique de la postmodernité» remplace donc, en le complétant, l'intitulé: «La fatalité de l'argent (essai sur l'invisibilisation du maléfice)».

Analytique de la postmodernité: le paradoxe de la monnaie et le système de la dette (*)

1. La postmodernité peut être cernée *descriptivement* par les aspects suivants:

- * la perte de transcendance en tant que référence symbolique à la société comme totalité apriorique
- * la constitution "autopoïétique" de sous-systèmes en entités quasi-autonomes régulées pragmatiquement
- * l'auto-référentialité de la signifiante et la sémiotisation de la vie quotidienne par sa "mise en communication"
- * l'immatérialisation de processus "matériels" doublée de la re-matérialisation de la communication

2. La postmodernité peut être comprise *systématiquement* par le double jeu de la reconstruction *typologique* et de l'analyse figurative *heuristique*. La première aura à articuler les contradictions propres à la modernité comme conditions de possibilité d'un nouveau mode de reproduction et de régulation social et sociétal «postmoderne»; le second devra partir de phénomènes concrets susceptibles d'appartenir déjà à cet ordre et d'en inférer le mode d'existence par rapport à la reconstruction typologique.

3. C'est de manière heuristique qu'on parlera ici du phénomène considéré afin d'éviter dans un premier temps les poncifs du discours monétaire traditionnel et afin d'ouvrir un champ de réflexion et de discussion par l'emploi d'une analyse phénoménologique. Une fois ce champ circonscrit, la reconstruction typologique peut être entreprise.

4. Afin de clarifier l'analyse, on proposera trois plans d'observation:

- * le plan de l'agir et du rapport social
- * le niveau institutionnel
- * l'ordre social et culturel

5. La dialectique des formes de l'échange est proposée comme cadre interprétatif et non comme schéma apriorique (1). L'échange symbolique est aussi peu originel que le recours à l'analytique du social est en mesure d'en rendre pleinement compte. Dire par conséquent que si deux "individus" parviennent à établir un lien social par recours à l'échange symbolique, la

possibilité de ce lien est d'abord déterminée par le type de société dans lequel ils se trouvent (et dont la structure ferait apparaître cette forme comme partie possible de son répertoire de formes), c'est méconnaître que l'«épreuve du Don» (2) structure a priori toute forme de reconnaissance sociale (3). La structure du langage est déjà échange et vice versa.

6. La dialectique des formes d'échange met en évidence la dissolution progressive de l'échange symbolique (comme rapport visant à articuler la normativité du social - l'être-au-monde comme être-par-les-autres - par l'institution d'une *forme*) par l'échange économique (comme rapport privilégiant l'*objet* qui sert à la médiation de ce rapport et qui en est nécessairement extérieur) (4). L'expansion de l'échange économique se fait au dépens de l'échange symbolique, mais il en demeure redevable en autant que ce n'est que ce dernier qui est en mesure d'instituer et de faire perdurer un rapport social (cf. la critique de l'utilitarisme de Parsons).

Tant que l'échange économique demeure à l'*intérieur* du "cosmos fermé des choses" ("Rechtsgemeinschaft der Dinge" [Werner-Jaeger]; "limited-goods"), sa formule est celle d'un jeu à somme nulle ("égalité géométrique" [Aristote]; le profit et l'intérêt demeurant de l'ordre de la *mêtis* , de la déraison, de la démesure [tokos]). La monnaie *véhiculaire* sert la justice commutative (fonctions de mesure et d'échange), alors que la justice distributive est socialement normée. C'est le bouleversement d'une conception "ouverte" du cosmos (cf. les travaux de Lovejoy, Koyré et Blumenberg) qui rendra pensable un échange économique à somme positive (l'accession à la pleine économicité des objets de l'échange) et la transformation radicale de la monnaie en *multiplicateur* des échanges et en richesse artificielle (réserve, trésor) (4a).

La contradiction de base de la modernité est la croyance en un procès d'abondance infinie (qui débute peut-être avec l'idée augustinienne de la *plenitudo temporis*) et l'institution d'un mode de reproduction social et sociétal correspondant. L'entrée dans la postmodernité - du moins en son aspect sociologique-économique ici mis en avant - est caractérisée par le paradoxe qu'il y a entre cette croyance en l'abondance illimitée et la révélation dramatique de la finitude du monde (épuisement des ressources, des réserves de sens etc.). Ce paradoxe est "résolu" par invisibilisation, c'est-à-dire par une coupure entre réalité et idéalité (simulation). Dans ce sens, la monnaie "postmoderne" (monnaie électronique, monnaie des cartes etc.) est non seulement un *interface* qui opère cette coupure, mais un véritable *sujet automatique* qui assure à lui seul l'idée de progression inéluctable propre à l'idéologie moderne (5). C'est sur la base d'une telle dialectique des formes de l'échange et des ruptures cosmologiques et idéologiques qui

déterminent son développement qu'une conceptualisation de la monnaie peut être entreprise. On distinguera trois ordres de la monnaie: sacré/symbolique, moderne/véhiculaire/multiplicatif et postmoderne/entéléchique; et trois ordres d'échange: symbolique > économique à somme nulle, économique à somme positive > symbolique (qui sont les deux des modes d'apprentissage interactif) et le passage de l'interaction à la transaction pure (ou "singulative").

7. Après ce bref exposé typologique, nous nous plaçons à l'autre extrême de la démarche en tentant de développer ce qu'on appellera une analyse figurative heuristique. Par observation de phénomènes concrets, par leur amplification et leur analogisation, il s'agira de multiplier des images, puis de les ordonner suivant nos trois plans d'observation (§ 4.) et, finalement, de mettre en rapport le résultat avec la reconstruction typologique ici tentée (§ 6.). Dans l'ordre, on étudiera l'influence des nouveaux moyens électroniques de paiement sur le plan de l'agir, de l'intention et du rapport social auquel il peut donner lieu (§ 8.), sur le plan institutionnel de la manière dont leur système peut précisément "faire système" (§ 9.) et finalement sur le plan sociétal et culturel en posant effectivement la question de la postmodernité (§ 11.).

* * *

8. La monnaie est faite pour acheter des choses. Quand on paie, on se désaisit d'argent. Avec l'emploi de cartes, on ne se désaisit de plus rien. A la réciprocité entre marchandise achetée et sacrifice d'argent se substitue un acte de présentation. Tous les termes présentement employés pour décrire et conceptualiser l'achat/vente traditionnel sont à "remettre au creuset". L'argent? un jeton d'accès...le consommateur? un ayant-droit...le paiement? une présentation de carte...la marchandise? un objet de notre choix (non-rationnel!)... l'échange? des procédures d'écriture.

Il est donc proposé d'étudier ce type de *transaction* (présenter / choisir) comme une espèce d'*unit act* propre à une théorie de l'action «postmoderne».

Présenter (6) dans ce contexte veut dire: faire acte d'identification. Cette identification, en quoi consiste-t-elle? A être repéré dans une mémoire, à être "typifié" selon la nature de la carte présentée, et à avoir finalement accès aux divers services que la carte autorise (7). Présenter, c'est s'affilier à un réseau électronique et mettre en jeu des transferts d'écriture; c'est en même s'ouvrir un espace de *choix* virtuellement illimités.

Par rapport au paiement, la différence est visible, palpable, sensible; à la petite dramaturgie de l'échange de biens et services, du paiement, du remboursement de petite monnaie etc. se substitue *un seul acte* ; ainsi en est-il du comptage, de sa comptabilité quotidienne, de l'évaluation entre utilité et dépense, de la rareté qui s'installe dans le porte-monnaie, du risque d'être à court etc. Petites scènes anodines, restes signifiants du principe de réalité...De tout cela, il ne reste même pas des rudiments: avec la dématérialisation de l'argent, les concepts actionnels de la socialité marchande (échange, paiement, marchandise, optimisation, rareté etc.) sont progressivement subtilisés.

La carte est ainsi une espèce de jeton d'accès qui permet à des ayants droit d'avoir recours à des biens et services et d'opérer des choix virtuellement infinis en vertu de besoins ou de désirs qui ne sont plus structurés ni déterminés par des contraintes budgétaires de quelque ordre (8).

Choisir en tant que faire un choix rationnel, c'est opérer certaines opérations d'abstraction (9) qui font intervenir la structure de nos besoins, désirs et aspirations et les contraintes budgétaires auxquelles nous sommes soumis. Sans contraintes de cet ordre (ou plus précisément: en inscrivant la transaction dans deux registres temporels différents [cf. note 8]), le choix ne se fera plus selon les normes établies d'objectivation/optimisation, mais selon des critères plus flous - esthétiques, névrotiques, subliminaux etc. Plutôt que d'effectuer des choix conscients et rationnels, la carte nous enjoint de choisir "en toute liberté", d'en user comme un chef d'orchestre qui joue avec ses instrumentistes (les biens de consommation) et se compose une œuvre en ne suivant que son inspiration momentanée (10). Ici le terme de *jeton* qui figurait précédemment comme *jeton d'accès* serait à compléter par le *jeton de casino* (11). En effet, à la place du choix, c'est de *jeu* avec les biens de consommation qu'il s'agit; mais non pas d'un jeu à issue *problématique*, c'est plutôt d'un rapport enjoué avec les objets de notre désir dont il est question ici. "Choisir en toute liberté" (publicité AmEx) est une injonction du type "double-bind", puisque l'idée de choix présuppose toujours une contrainte (12). L'emploi de carte déparadoxalise cette injonction - précisément en jouant sur deux registres de temporalité; et du même coup, le jeu devient *méta-jeu*, jeu enjoué sur des jeux d'écriture...

En traduisant ainsi la transformation des moments de l'interaction marchande (échange économique à somme positive) en transaction "singulative" dans les termes de *présentation* et de *jeu*, on peut à présent tirer les conséquences de cette transformation au niveau du *rapport* lui-même.

C'est d'abord un rapport où toute espèce de sacrifice a disparu (13). Un rapport sans sacrifice, un rapport sans dette, un rapport sans substance, une transaction vectorielle. Le schème

réciprocitaire a disparu: l'ayant droit joue son jeton, le préposé enregistre sa mise (14). La *tension*, le conflit entre vendeur et acheteur s'est volatilisé, il ne reste qu'un ensemble de procédures qu'il faut appliquer à *la lettre*. Ainsi, la carte a fini par transformer l'échange en paiement (15) et le paiement en report indéfini de dettes et d'écritures.

L'échange marchand traditionnel était un rapport d'apprentissage, aussi bien au niveau de la socialisation économique des enfants qu'au niveau de l'articulation quotidienne de certaines normes et pratiques économiques. Il fallait *apprendre* à échanger, *apprendre* à se servir de monnaie. Du point de vue formel, cet apprentissage constituait une certaine forme d'objectivation, un certain degré de réflexivité par rapport à ce qu'on faisait; du point de vue matériel, ce sont des opérations de commensuration, d'optimisation, de comparaison, de proportionnalité etc. qui étaient inculquées. Conséquence de cet apprentissage était la *distance*, la non-indifférence entre consommateur et objet de consommation. Après avoir rompu le lien temporel de l'interaction marchande, la carte en déplace aussi la structure spatiale. Les objets ne sont plus distants de nous, il n'y a plus d'obstacles entre notre désir et son accomplissement. Par l'emploi de carte se met en place un nouveau cadre spatio-temporel de l'ancienne interaction marchande en même temps que se dissoud le schème réciprocaire traditionnel. Les objets de consommation sont proches, im-médiats, leur proximité est sans obstacles, sans distance. Nous nous *confondons* dans et avec eux. Les cartes sont alors comme ces *objets de passage* dont nous parle D.W. Winnicott qui nous relie, nous les désirants infinis, aux objets de notre désir en un rapport ombilical que cet *objet transactionnel* met en place. Ainsi les objets eux-mêmes perdent de leur consistance, ils sont sujets à une "glisse généralisée". Là encore, nous reconnaissons l'empreinte du rapport social sur la forme des autres rapports que nous entretenons avec le monde. Cette "glisse généralisée" qui nous fait dériver, indifférents, d'objet en objet, d'accomplissement insatisfait en désir nouveau, cette "glisse" est inscrite au cœur même du rapport sans sacrifice que la carte instaure, rapport qu'on aura nommé une "transaction singulative" (15a). Voilà l'une des nouvelles composantes esthétiques de la postmodernité que nous voyons aussi à l'œuvre dans les nouvelles pratiques sportives (c'est-à-dire dans le rapport au corps humain), dans les nouveaux moyens de communication et de transport qui dissolvent les frontières entre public et privé, entre présent et futur, entre local et étranger.

9. Le corollaire de ce type de transaction est au plan institutionnel l'établissement, le report et (souvent) l'accroissement d'un engagement chiffré précédemment nommé "dette" et la formation

d'un système social dont la "dette" est l'instrument d'intégration.

L'accord d'une carte se fait après enquête sur le revenu, le statut social et, de plus en plus souvent, il se fait par anticipation de plan de carrière et selon certaines projections de style de consommation que le détenteur de cartes sera susceptible d'observer. Selon le résultat de cette enquête, une ligne de crédit est automatiquement ouverte et elle est automatiquement prolongée et élargie si besoin est. Plus le statut du propriétaire de carte est élevé et plus grands seront les privilèges que la carte lui permettra d'obtenir (*repersonnalisation de l'échange* [16]); privilèges que paieront ceux qui n'auront pas de carte ou une carte de moindre prestige (*troisième répartition du revenu...*). Par privilège on entend aussi bien une ligne de crédit supérieure à la norme, des services particuliers (assurances de toutes sortes, réservation de voiture, d'hôtel, de billet, service d'information 24 h sur 24 etc.), qu'un traitement de faveur, des débits reportés ou des quasi-dons telles ces coupes de champagne que l'on offre *d'office* (et sans qu'il n'ait à effectuer d'achats) à tout détenteur de carte VIP. Pour ne pas perdre ces privilèges qui sont accordés *d'office* (sans demande particulière), le demandeur devra se soumettre à la logique du crédit.

Ajoutons au passage qu'à la multiplication des cartes - du point de vue quantitatif avec des taux d'accroissement annuels supérieurs à 10% en pays développés, du point de vue qualitatif avec le passage de la carte magnétique à la carte à puce, du point de vue des organismes émetteurs avec l'extension de ce genre de transactions aux formes traditionnelles de commerce - correspond une segmentation de plus en plus affirmée entre catégories de détenteurs. Avait-on récemment encore la banale différenciation entre *green card* et *golden card*, aujourd'hui les organismes d'émission de cartes redoublent en intensité pour fragmenter leurs *marchés* selon des critères de plus en plus précis, critères qui, il faut encore le mentionner, sont obtenus par la collecte d'informations que les cartes permettent dorénavant.

Se soumettre à la logique du crédit, c'est accepter de se voir alloué un budget virtuellement infini avec toutes les conséquences décrites dans le paragraphe précédent. Avec un budget infini et la disparition de la notion de sacrifice, la réalisation de *projets* devient chose aisée. Plus même: le système des cartes n'invite pas seulement à réaliser des *projets*, mais nous l'impose en une espèce de douce obligation. Douce en ce sens, que la liberté du choix qui est un élément central dans l'idéologie des cartes demeure un élément de contrôle individuel indispensable - alors qu'elle ne participe en réalité qu'à la déparadoxalisation du double bind que ce type de transaction comporte toujours. "Réalisez vos projets" sous-entendu "réalisez-les maintenant, sans attendre (sans attendre que vous ayez du *cash*)" est en soi, en tant qu'injonction, déjà fort

problématique. Le seul impératif qui découle d'une telle injonction est de constamment produire de nouveaux projets, ce qui veut dire en nous plaçant à nouveau dans l'optique de la temporalité: de défuturer constamment le futur, de produire (et donc de reproduire constamment le schème) de la défuturation en accomplissant constamment de nouveaux projets. C'est ce qu'on a tenté de décrire en parlant du retournement de la fonction d'échange: alors que la monnaie "moderne" était véhicule, puis multiplicateur des échanges, la monnaie "postmoderne" transforme l'échange en son propre véhicule et multiplicateur (formellement, comme on l'a indiqué précédemment, en transformant l'échange en "paiement" ou, plus précisément: en report continu de dettes).

Ainsi on plonge dans la spirale du crédit, de l'endettement aussi longtemps non problématique (d'un jeu sans risque, pour reprendre l'idée de Goffman) que l'on se tiendra aux anticipations que les organismes de cartes auront calculés sur notre compte. On profitera de privilèges que d'autres paieront, en nous endettant avec des dettes dont les intérêts pourront être constamment reportés - ou payés par les tiers exclus du système. La statutarisation imposée par le système de privilèges se trouve ainsi redoublée, car une fois engagés dans la spirale du crédit, une fois adaptés à la double temporalité de la transaction, une fois le désapprentissage des mécanismes de l'échange amorcé, toute tentative d'échapper à ce système sera sanctionnée comme une exclusion. C'est donc une société de castes financières qui s'ébauche; le passage d'une caste à l'autre sera d'autant plus difficile que l'endettement est la logique des divers sous-systèmes de privilèges, les uns s'endettant pour pouvoir continuer à profiter des avantages que leur carte leur offre, les autres s'endettant par le fait qu'ils paieront des prix relativement plus élevés que les privilégiés et devront donc s'endetter *réellement* (pour seulement assurer leur survie) sans pour autant avoir en contre-partie les avantages que la caste plus élevée possède. En plus, cette contradiction - cette injustice distributive! - ne pourra pas être objectivement articulée, car les privilégiés ont *droit* à leur carte pour les meilleures raisons du monde: ils offrent plus de sécurité, un plus grand pouvoir d'achat, des anticipations plus assurées etc. Il est tout à fait *normal* que l'on n'attribue pas de cartes aux sans-logis... Ainsi dans la judiciarisation du monde-de-vie s'amorce une nouvelle forme d'inégalité qui redouble l'inégalité des statuts. Le privilégié pourra réclamer comme son bon droit le fait que le moins privilégié paie le privilège du premier (17). Ce redoublement et cette sédimentation de l'inégalité statutaire est une conséquence directe de la personnalisation de la monnaie qui s'effectue au moyen des cartes. Mais à l'instar de la classique *persona* de la dramaturgie marchande ou capitaliste, le nouveau masque recèle l'entière identité de l'individu, il est son unique laisser-passer, il contient toutes les

informations nécessaires à son contrôle, il est devenu sa première nature sociale. A présent la théorie des rôles sociaux n'est plus un simple modèle explicatif à l'adresse des débutants sociologues, mais la description finale d'un état de fait érigé en norme absolue (18).

Les cartes sont non seulement des jetons (au niveau de l'agir et de l'intention), mais des prolongements de l'individu, prolongements en tant qu'objets relationnels (Winnicott) et transactionnels (de la même *famille d'objets* que le Minitel), prolongements encore au niveau de la *persona*, prolongements finalement en tant que prothèses cognitives qui déchargent l'individu des processus mentaux complexes de l'échange (abstraction réelle et abstraction marchande).

Mais un système de dettes doit correspondre à un type de société pour lequel un tel système doit être en mesure de créer et de maintenir ce qu'en langage traditionnel on nommait la cohésion sociale ou dans un langage moderniste la généralisation et l'anticipation de rapports sociaux. Il ne suffit pas de dire en effet qu'un tel système de dettes conduit à une expansion effrénée de la masse monétaire. Il faut considérer plutôt qu'une telle expansion va à la rencontre de l'un des problèmes majeurs qui se pose au modernisme quand il est confronté à l'inéluctabilité matérielle de sa stagnation.

10. Avant d'aborder l'aspect sociétal et culturel des cartes, il est peut-être utile de rendre compte d'une démarche voisine à celle esquissée ici (19), celle de Jean-Joseph Goux (20). Dans son article "Cash, check or charge?" ce ne sont pas seulement trois modes de paiement qui sont évoqués, trois régimes d'échange, mais en même temps trois modes de symboliser impliquant non seulement un certain statut du signe et de la valeur, mais plus implicitement une certaine relation structurante à la loi, à l'Etat, à ce qui est privé et public, à la représentation, à la réalité, à la matière et à l'idéalité. L'analogie entre régime monétaire et mode de représentation, entre argent et langage sert de référence à Goux pour éclairer la mutation exceptionnelle que connaissent ces modes de communication aujourd'hui:

"Que notre siècle ait connu ce qu'il est convenu d'appeler une dématérialisation de la monnaie, conduisant à un régime radicalement nominaliste de l'instrument monétaire allant jusqu'à l'inconvertibilité et à la flottaison, et qu'il soit aussi marqué par une rupture sans précédent dans le mode de représentation ainsi que par une inquiétude de plus en plus profonde sur la nature du signe et sur le statut du langage, n'est sans doute pas une simple coïncidence" (p. 8).

Pour J.-J. Goux, qui poursuit depuis une vingtaine d'années déjà sa réflexion sur la crise du mode moderne de la représentation, la pratique monétaire fait figure de symptôme extrême où se "décide un régime inouï des signes et des valeurs (et) qui dessine à sa façon toutes les mises en cause et tous les ébranlements que la pensée contemporaine a tenté de conceptualiser" (ibid.). C'est donc une crise extrême du langage que le nouveau nominalisme monétaire entretient par contagion ou par un parallélisme qu'il ne faut pas se hâter de réduire. Son analyse, il la fonde sur le parallélisme qu'il y a entre la constitution fonctionnelle de la monnaie (mesure idéale, instrument symbolique d'échange et moyen réel de réserve; c'est-à-dire: archétype, jeton et trésor) et le trinaire aristotélicien du signe (signifiant, signifié et référent). Le passage d'une conception de la langue comme *nomenclature*, qui tente d'établir un rapport fixe entre un mot, une idée et une chose, à une conception de la langue comme *système*, comme système de valeurs différentielles, de pures valeurs que rien ne détermine en dehors de l'état momentané de ses termes, ce passage d'un régime à l'autre, qui est au centre des réflexions de Ferdinand de Saussure "n'est, nous dit Goux, pas sans évoquer le passage d'une monnaie représentative à une monnaie scripturale", passage encore de l'*échange* (monnaie-marchandise) au *change* (monnaie-monnaie) (21). Certes il ajoute qu'"il faut se garder d'interpréter trop hâtivement la causalité de cette correspondance dont on ne saurait rendre compte d'une façon simple et qui pose des problèmes redoutables" (p. 13), mais il est tout de même remarquable que le destin actuel du signe, qui n'est plus que signe de signe, dans un report indéfini, dans un jeu d'écritures d'écritures, s'apparente à celui de la monnaie qui est en train de perdre son caractère de référent présentable (trésor) et de mesure idéale. Le règlement par écritures, avec tout le système de crédit, c'est-à-dire de dettes différées qui lui est lié, et donc avec la disparition de la temporalité marchande, est marqué lui aussi "par un mouvement indéfini de reports et de renvois où l'on ne rencontre jamais que des traces renvoyant à d'autres traces, sans que l'épurement des comptes ne soit jamais possible ni même pensable" (ibid.).

La différence entre *cash* et *check*, entre monnaie réelle et monnaie scripturale, c'est le déplacement d'un régime de personnalisation publique de la monnaie (par signature des trésoriers de l'Etat) à une personnalisation privée, le déplacement d'une transaction anonyme vers une transaction tripartite entre banquier, porteur et bénéficiaire, tous parfaitement identifiés. Le chèque n'est pas une monnaie à proprement parler, qui s'échange anonymement et épuise dans le donnant-donnant sa fonction libératoire de dette, mais c'est un "ordre de transfert" donné par un porteur clairement dénommé. "Avec la monnaie scripturale, en conclut Goux, le règlement par écritures, on entre donc dans un autre espace sémiotique ou

praxéologique, où les marques ne sont pas tant des signes de valeur que des signes d'opérations sur les valeurs, les signes en eux-mêmes n'étant pas chargés d'un sens ou d'une valeur directement appropriable, mais dans un jeu indéfini de reports, de renvois sans qu'aucun trésor directement échangé soit impliqué" (pp. 11/12).

Ainsi nous entrerions dans un *régime bancaire*, quittant le régime marchand, et ce aussi bien au niveau de la nature et des fonctions de la monnaie qu'au niveau de la nature et des fonctions du signe. N'oublions pas la connexion étroite qui existe entre le développement de la monnaie et la naissance de la philosophie. La fin de cette monnaie et de son mode de signifier ne peut que correspondre à un ébranlement de cette métaphysique. De même que l'écriture s'est détachée des conditions originaires de l'échange de la parole, comme procédé artificiel séparant de lui-même le locuteur vivant, de même la monnaie scripturale s'est détachée des conditions concrètes de l'échange marchand, poursuivant sa logique propre par une autonomisation du signifiant, dont les systèmes bancaire et boursier constituent l'aspect le plus visible.

Avec la carte bancaire, le passage du chèque au *charge*, une rupture supplémentaire se dessine. Plus besoin d'écrire de chèque, tout se passe automatiquement, il ne reste de la transaction qu'un ensemble de communications bancaires, et Goux d'ajouter de manière quelque peu sibylline: "Comme si un livre, au lieu d'être imprimé immuable et «devant-être-lu», devenait capacité active d'entrer en rapport avec d'autres livres pour s'écrire autrement. On peut se demander si ce n'est pas la notion même d'écriture, trace «durable» et «morte» (opposée traditionnellement à la parole vive), qui, à son tour, est subvertie. Ce n'est plus la parole qui se révèle être structurellement une écriture, mais l'écriture qui devient à son tour, étrangement, une sorte de «parole», si l'idée même de parole implique la production imprévisible, active, de nouveaux arrangements de significations, dans la relation communicative" (p. 15).

La monnaie scripturale est une monnaie d'*écriture*. Mais alors qu'il fallait encore *écrire* un chèque (22), et le signer, c'est-à-dire engager sa parole, le paiement par carte n'est pas autre chose qu'une inscription dans l'hypertexte d'un réseau électronique. Alors qu'avec le chèque nous demeurions maîtres de l'écriture, seuls habilités à *exposer*, il ne nous reste avec la carte que *l'imposition ou l'aposition* d'une marque (signature, paraphe, code secret, empreinte digitale). L'hypertexte (23) bancaire n'attend de nous qu'une *impulsion* pour se livrer à ses jeux d'écriture. Et, comme l'indique encore Goux, ces jeux d'écriture n'auront plus d'auteur, mais se mettront à *s'auto-processer*, à former des figures de sens qui nous demeureront pour toujours extérieures. *L'impulsion* que nous donnons pour activer le système est en même temps notre

expulsion en tant qu'acteur objectif.

* * *

11. La monnaie moderne naît avec l'idéologème d'une création synthétique de richesse. Apparemment, la richesse ne saurait être conquise que sur la nature (humaine ou physique). Aristote déjà condamnait la chrématistique comme une pratique immorale parce que insensée. Comment saurait-on s'enrichir sans qu'il y ait création conjointe de richesses objectives? Et d'autant plus que dans la "communauté juridique des biens" la revendication d'une richesse supplémentaire se fait automatiquement au dépens (de la juste mesure) d'un autre. La monnaie en tant que *res quae usu consumuntur*, en tant qu'objet qui se détruit à l'usage, en tant que création purement conventionnelle pour faciliter les échanges, ne saurait contenir de valeur propre, ne saurait être définie *physei*. D'où la condamnation de toute espèce d'intérêt, d'auto-crédit (d'auto-poïèse), de *tokos*. Mais l'on sait que les propos d'Aristote adressés à l'encontre des Sophistes ne sont déjà plus que des combats d'arrière-garde, une tentative désespérée de sauver l'économie de la dérive chrématistique. Qu'il y ait naissance commune - comme l'atteste Hérodote - de la philosophie, de la monnaie et de la prostitution, nous montre dès le départ l'existence virtuelle d'un média diabolique ("the root of all evil" [24]) qui agit par retournement de la causalité ou, comme le note encore Kenneth Burke "as »transsubstantiation«... from its function as an *agency* of economic action into a function as the *ground or purpose* of economic action" (A Grammar of Motives... p. 92). Cette transsubstantiation d'une monnaie en tant que pur instrument des échanges en seul et unique but des échanges prélude à une autre forme de transsubstantiation, non plus au sens figuré, mais au sens propre en tant qu'émancipation de la monnaie du schème réciprocaire.

Toute la difficulté réside en fait là! Trop habitués à penser la monnaie à l'intérieur de l'échange, à la penser au moyen du schème réciprocaire classique (le paradigme de l'échange, la fable du troc), les concepts nous manquent encore pour l'appréhender dans ce qu'on a nommé ici (et ailleurs) son *entéléchie*. Mais le *telos* de la monnaie n'a en fait jamais été de nature instrumentale. Comme l'ont démontré bon nombre de travaux sur la généalogie de la monnaie (cf. surtout Heinsohn), elle prend son origine dans une relation d'endettement. En effet, au sortir du *Dark Age* mycénien, nous retrouvons en Grèce une société de petits cultivateurs terriens, égaux et patriarcaux. En l'absence d'un pouvoir central qui contrôlait la répartition des produits, chaque propriétaire est responsable de son propre sort. Ainsi, s'il fait mauvaise récolte, il sera

obligé d'aller emprunter une partie des semences manquantes chez son voisin. Celui-ci, pour compenser le risque dû à une moindre "liquidité", lui demandera en retour de lui verser une quantité supérieure de semences sitôt la prochaine récolte achevée. La condition d'un tel processus est bien l'existence de la propriété privée. En l'absence d'un système d'assurance collective (protectorat) ou de liens de sang, l'un de ces propriétaires indépendants ne peut espérer recevoir de l'aide - c'est-à-dire avoir accès à des biens étrangers - que s'il consent à rétribuer son créancier d'un montant supérieur à la dette contractée. Ainsi naît l'intérêt en tant qu'obligation à une production supplémentaire en vue de couvrir un risque de liquidité - et ainsi naît la dynamique productive, sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours à des motifs anthropologiques. La monnaie naît de la dette, de la relation, de contrats entre créancier et débiteur. Son existence, elle la doit au développement constant de ce type de relations et donc au développement constant du montant total de la dette. Tout se noue à ce point-ci: l'obligation d'honorer la créance et de produire davantage. Que ce soit en grains ou en tablettes de sel, ce n'est pas la forme particulière de la monnaie qui compte ici, mais le fait d'accorder un crédit en biens privés et de devoir le restituer d'un montant supplémentaire; le fait de pallier un risque sans abandonner son indépendance en s'engageant dans une relation sociale particulière de débiteur à créancier. A un niveau plus élevé d'abstraction, la monnaie naît avec un pari sur le temps dont la dette est l'enjeu et l'intérêt le prix.

Toute la philosophie occidentale et à sa suite toutes les sciences sociales sont demeurées prisonnières du *paradigme de l'échange* "pour ne pas avoir compris le sens véritable de la propriété privée" dit Heinsohn. La propriété privée permet la dette privée et celle-ci permet une forme particulière de contrats entre propriétaires égaux. La dynamique productive dont l'instrument est la dette et son accroissement continu, voilà le *telos* immanent de la monnaie. Alors, plutôt que de tenter de *déduire* (A-A') de (A-M-A'), il s'agit de redécouvrir (A-A') dans (A-M-A')!

Aussi longtemps que la monnaie demeurait normativement enchâssée dans la logique de l'échange, ce *telos* ne pouvait se réaliser. Tant que demeurait un *grain de matière*, une conception instrumentale et donc échangiste de la monnaie pouvait *voller* (d'où *the veil of barter* qu'il faudrait opposer au *veil of money* de Pigou) l'engagement véritable de la monnaie. Ce paradigme de l'échange est donc l'un des plus grands leurre, l'un des plus grands mythes que l'humanité ait mis en œuvre pour coder les pratiques monétaires sur le schème réciprocaire - en vue de s'auto-immuniser contre la démesure monétaire.

Une fois avéré que l'*essence* de la monnaie est la production et l'accumulation de dettes,

lesquelles déterminent une création toujours accrue de richesses, le paradoxe de la postmodernité (§ 6.) n'est autre chose que la manifestation du *telos* de la monnaie confronté avec son impossibilité matérielle (25).

Notes

(*) pour des informations plus complètes, on consultera "Le sujet étrange. Argent et société dans une société sans numéraire (cashless society)", in: Société, 8/1991 (à paraître)

(1) partir d'une analytique du social comme condition de possibilité du développement des formes de l'échange est de bonne rigueur méthodologique; mais éviter autant que possible de "substantialiser" est une chose, reconnaître la dialogicité de la dialectique (et donc la substantivité de la dialectique elle-même) en est une autre.

(2) cf. "L'accident économique", in: Société, 5/1989, pp.

(3) l'emploi du terme "échange" pour les deux formes - échange symbolique et échange économique - est une pure commodité de langage; mais les termes de "participation", de "fusion" voire d'"effervescence" pour conceptualiser ce qu'on indique par échange symbolique, en tant qu'ils impliquent eux aussi des champs sémantiques bien particuliers, n'apparaissent pas plus appropriés.

(4) pour la discussion du rapport entre forme et objet de l'échange et pour le développement de structures d'échange, cf. "Le procès de circulation", in: Revue Européenne de Sciences Sociales, 82/1988, pp. 181-187.

(4a) la différence par rapport à la reconstruction typologique de Michel Freitag ne se situe aucunement au niveau de l'apriorité du concept d'échange et de ses formes. Le discours de l'échange, loin d'être placé hors contexte, se situe à l'intérieur des champs cosmologiques ici décrits. Si l'on veut, le plus haut niveau d'abstraction est celui de l'interrelation entre ces champs et les modes de reproduction sociétaux que Michel Freitag a distingués. Mais l'interrelation s'effectue par l'intermédiaire des formes et structures d'échange.

(5) Marx a bien décrit l'argent comme un tel "sujet automatique", mais pour lui l'argent n'est qu'un "cristal qui se forme dans l'échange". Il demeure ainsi dans une vision *multiplicative* de l'argent qui ne saurait être maintenue à un stade où ce n'est plus la logique des échanges (Loi du Capital), mais la seule progression dans l'abondance qui en régit la circulation et l'accumulation

(l'entéléchie de l'argent). Marx est un penseur de l'échange (A-M-A'), non du *change* (A-A').

(6) il s'agirait d'étudier toute la *dramaturgie* de ce type de transaction comme le fait Goffman dans The Presentation of Self in Everyday Life - ou plutôt l'absence de dramaturgie sociale au profit d'une pure procédure technique en ce sens qu'avec l'emploi de cartes toute espèce de situation *problématique* (au sens que lui donne Goffman comme "quelque chose qui n'est pas encore déterminé, mais qui va l'être", in: Les rites d'interaction, p. 124) est résolue d'avance.

(7) l'insistance que met *American Express* dans toute sa gestion de *corporate identity* sur le fait qu'un *member* n'est pas un *number*, révèle bien l'impact qu'a la nature technique de la transaction - la digitalisation - sur sa forme. C'est bien parce que la nature même de cette transaction ne peut donner à l'utilisateur que l'impression d'être traité comme un nombre, qu'il faut - pour se démarquer de tous les concurrents - mettre l'accent 1) sur le respect de la personnalité de l'utilisateur et 2) lui donner l'impression de faire partie d'une *communauté de membres*, la Grande Famille d'AmEx, les voyageurs sans frontières de la communauté globale d'AmEx etc.

(8) que le compte sera *finalement* débité de la dépense encourue, est une objection banale qui néglige l'aspect crucial de la temporalité de la transaction; l'horizon temporel de la transaction ici considérée est de l'ordre de l'immédiateté, du futur "défuturisé", d'un présent absolu qui l'est d'autant plus que le futur réel (le temps du règlement de et des comptes) doit être constamment refoulé ou reporté: tout le système fonctionne en tant que ce futur réel n'aura jamais lieu! Nul besoin de recourir à la fiction du névrotique pour accentuer la perte de contrôle qui s'opère dans cette transaction. En scindant la temporalité en un présent absolu et en un futur sans cesse reporté, la seule "réaction" effectivement "normale" - qui consisterait à *forcer* l'identité de ces deux temporalités - est celle du névrotique.

(9) en fait, on peut en considérer deux ordres: l'abstraction réelle qui fait correspondre à un bien produit une marchandise et l'abstraction échangiste qui fait correspondre à ladite marchandise un chiffre (se reporter là-dessus à Sohn-Rethel, Intellectual and Manual Labour. A Critique of Epistemology). C'est là-dessus que vont se greffer ce qu'en langage plus sociologisant on nommera les processus d'apprentissage de l'échange (optimisation, anticipation, escompte) - ou qu'en langage plus imaginé on aura figuré par "stratégie du petit bourgeois hypocrite"...

(10) cf. l'interprétation de Goux de la publicité de *Mastercard* in: "Cash, check or charge?", in: Communications 50/1989, pp. 19 sv.

(11) ou, ce qu'on nomme en psychologie béhavioriste américaine *token*, c'est-à-dire un conditionneur comportemental généralisé dont la fonction est de renforcer un certain type de comportement jusqu'à en faire un réflexe...

(12) ce type d'injonctions est caractéristique pour l'"ère de l'individu" dans laquelle nous nous trouvons; on peut se demander si son paradoxe ne participe pas de la même structure générale paradoxale comme celle proposée ici pour décrire la postmodernité.

(13) cf. les pages quelque peu pathétiques qu'écrit là-dessus Moscovici in: La machine à faire les dieux, pp. 338 sq.

(14) ce n'est pas par pur artifice, par recherche d'effets plus ou moins impressionnistes que l'on recourt ici à un langage imagé; le sens d'une telle démarche est dicté par le constat que les concepts habituels qui sont utilisés pour rendre compte d'une réalité sociale ou économique ont largement perdu ici leur emprise. Quand on sort de l'échange, quand on quitte le monde de la réciprocité pour entrer dans celui de la répétition, du report indéterminé, le langage si stable, si affirmatif de nos concepts traditionnels nous éclaire aussi peu que les nouveaux artéfacts langagiers de la "médiologie généralisée" (hypertexte, médialité, écologie cognitive etc.).

(15) pour Luhmann, le paiement représente l'*unit act* du système économique et ce qui permet par auto-référence la stabilisation d'un système qui ne se reproduit que par ses propres éléments. Inutile d'insister là-dessus que Luhmann ne nous livre une fois de plus qu'une méta-description de ce vers quoi l'économique est en train dériver aujourd'hui.

(15a) alors que l'échange symbolique et l'échange économique reposaient encore sur le schème de la réciprocité - l'échange symbolique l'articulant en tant que synthèse, l'échange économique isolant ses pôles de manière mécanique -, la notion de transaction "singulative" voudrait mettre l'accent sur le fait que ce schème est une fois pour toutes brisé lors de l'emploi de cartes en guise d'argent et qu'en lieu et place d'"individus" ou de "sujets" (respectivement définis par leur indépendance ou leur autonomie par rapport à leurs conditions concrètes d'action), ce ne sont plus que des "singularités" ou alors des monades sans conscience de soi et sans faculté d'objectivation qui se manifestent dans ce type de "comportements". C'est pourquoi on peut parler à ce sujet de la substitution du dispositif réflexif de l'action par un dispositif purement réactif du comportement. Il n'est d'ailleurs pas étonnant de constater le recoupement que l'on peut faire entre les travaux en biologie de l'argent (où il est question de savoir jusqu'à quel niveau de renforcement comportemental on peut amener les singes en utilisant des *jetons*) et l'observation concrète de l'emploi que font les consommateurs de leur carte.

(16) l'effet "libérateur" et libérateur de la monnaie *moderne* (p.ex. dans la transformation du régime des rentes au XIV. siècle) est particulièrement dû à l'anonymité de celle-ci; la monnaie a été un formidable instrument d'individualisation sociale. L'anonymat de l'échange marchand - où la personnalité des échangistes n'est plus prise en compte - garantissait une égalisation des conditions, du moins en tant qu'idéologie. "Un franc vaut un franc", tel était le schème formel de l'égalité d'échange. Avec les cartes "privilegiées", un franc ne vaut plus un franc, il vaut ce qu'en fonction de la différenciation statutaire que la carte instaure, votre statut fait correspondre à un franc - ce qui, selon les statuts, peut être d'une valeur fort différente. Le détenteur d'une *golden card* paiera toujours moins que le malheureux qui paie en *cash*; celui-ci ne pourra ni se prévaloir d'un traitement de faveur, ni compter sur l'attribution d'un crédit, ni se faire rembourser les 3-8% que les organismes de cartes déduisent des encours que le commerçant leur réclame. L'échange est repersonnalisé, mais sans pour autant faire retour à la notion aristotélicienne d'égalité géométrique. Bien au contraire! L'égalité géométrique supposait de prendre en compte le statut des échangistes en observant la norme de justice distributive; les riches payant plus que les pauvres. Avec les cartes à privilèges, (avec les cartes tout court et par rapport à quiconque qui paierait encore en *cash*) c'est exactement le contraire qui se passe. C'est pourquoi, on pourrait parler de *troisième répartition du revenu* (après la différenciation salariale et la progression fiscale).

(17) il ne s'agit ici pas du *superadditum* de la monnaie tel que le décrit Simmel (en tant que utilité marginale croissante de la quantité de monnaie: 1000 unités de monnaie offrant un

avantage *plus de* cent fois supérieur par rapport à 10 unités de monnaie), mais plutôt d'une espèce de *superadditum de la dette*, un endettement 10 fois supérieur en nombre offrant un avantage plus de 10 fois supérieur en valeur.

(18) Goux et Moscovici, en dépit d'orientations théoriques différentes, s'accordent à dire que le seuil qui sépare la monnaie "matérielle" de la "monnaie-plastique" représente l'avènement d'une logique du social entièrement soumise à la logique monétaire. Mais qu'est-ce que cela veut dire plus précisément? Et qu'entend-t-on par logique monétaire? Une nouvelle volte de la Loi du Capital? Un retournement complet de la causalité, une absolutisation de l'hypertrophie de la culture matérielle et de l'atrophie de la culture subjective comme l'a prédit Simmel?

(19) on renoncera à rappeler dans les détails la position (moralisatrice à outrance) de Serge Moscovici qui, avec sa formule de la "corticalisation de l'argent" déverse le bébé avec l'eau du bain. En effet, on ne peut prendre pour assise la théorie philosophique de la monnaie développée par Simmel pour tenter d'approcher le phénomène de la monnaie électronique. Simmel demeure - comme Marx d'ailleurs - empêtré dans une conception matérielle et échangeiste de l'argent. Cette conception est fautive, aussi bien sur le plan généalogique que sur le plan systématique. On avait démontré ailleurs (cf. "Simmel et le lien social", in: Bulletin du MAUSS 18-20/1986) que Simmel *aurait eu* la possibilité de changer de conception s'il avait choisi d'aller au bout de ses hypothèses. Mais en l'état, il s'est borné à penser la monnaie comme une excroissance de l'échange et non à faire l'hypothèse d'une monnaie *entéléchique* qui se serait émancipée de l'échange lui-même - ce que Jean-Joseph Goux nomme judicieusement le *change*. En fait, ce que Moscovici nomme *corticalisation* n'est qu'une traduction malheureuse de ce que Simmel appelait *l'intellectualisation de l'argent* et qui, dans sa terminologie, signifiait le devenir-objectif (c'est-à-dire quantifiable, commensurable etc.) de valeurs *subjectives*. Mais par ce terme de corticalisation, Moscovici nommait l'un des traits essentiels de la monnaie électronique que nous avons tenté de décrire par substitution du réactif au réflexif (cf. note 15a).

(20) on ne pourra rendre compte ici du cheminement complexe qui mène Goux depuis son livre initiatique Economie et symbolique, en passant par Les Iconoclastes, Les monnayeurs du langage et jusqu'à son ouvrage le plus récent Oedipe-philosophe d'une généalogie du processus de symbolisation (qu'il tente de décrypter dans le rapport d'échange, comme - bien avant lui - Alfred Sohn-Rethel) aux fondements mythiques de la philosophie occidentale; et il est certain que sa préoccupation avec la monnaie dans son article "Cash, check or charge?" n'est qu'un résultat accessoire d'une démarche bien plus ambitieuse qui devrait consister à matérialiser la critique logocentrique derridienne - donc, à aller au-delà de ce que Derrida ne fait qu'ébaucher.

(21) ce qu'on aura nommé la "tautologie monétaire" ou en symboles marxistes A-A'. L'idée à poursuivre serait en fait celle-ci: serait-il possible d'emboîter le pas à la démonstration de Marx quant au passage de la circulation simple (M-A-M') à la circulation développée (A-M-A') en tentant d'appliquer le même type de démonstration au passage (A-M-A') à (A-A'), de l'échange monétarisé au change? Il devient alors évident que ce n'est que par un changement de la *nature* de l'argent qu'une telle démonstration pourrait espérer aboutir.

(22) en allemand on dit *exposer* (ausstellen) un chèque, ce qui pourrait être compris comme d'une parole que l'on donne et que l'on ex-pose par l'écriture

(23) ce terme est repris de Pierre Lévy qui propose une théorie *herméneutique* de la

communication, dont on reproduit ici quelques éléments: "Qu'est-ce que la signification? ... en quoi consiste l'acte de donner du sens? L'opération élémentaire de l'activité interprétative est l'association; donner du sens à un texte quelconque revient à le relier, le connecter à d'autres textes, et donc à construire un hypertexte. On sait bien que des personnes différentes prêtent des sens parfois opposés à un message identique. C'est que, si le texte est le même pour chacun, l'hypertexte peut différer du tout au tout. Ce qui compte c'est le réseau de relations dans lequel sera pris le message, le filet sémiotique dont l'interprétant se servira pour le capter (...). Travailler, vivre, parler amicalement avec d'autres êtres, croiser quelque peu leur histoire, cela revient entre autres à constituer un trésor de références et d'associations communes, un réseau hypertextuel indivis, un contexte partagé, propre à diminuer les risques d'incompréhension. Le fondement transcendantal de la communication comprise comme partage du sens, est ce contexte ou ce hypertexte partagé. Répétons-le, il faut donc renverser complètement la perspective habituelle selon laquelle le sens d'un message est éclairé par son contexte. On dira plutôt que l'effet d'un message est de modifier, complexifier, rectifier un hypertexte, créer de nouvelles associations dans un réseau contextuel qui est toujours déjà là. Le schéma élémentaire de la communication ne serait plus « A transmet quelque chose à B », mais « A modifie une configuration qui est commune à A, B, C, D, etc. ». L'objet principal d'une théorie herméneutique de la communication n'est donc ni le message, ni l'émetteur, ni le récepteur, mais l'hypertexte qui est comme la niche écologique, le système toujours mouvant des rapports de sens qu'entretiennent les précédents. Et les opérateurs principaux de cette théorie ne sont ni le codage ni le décodage ni la lutte contre le bruit par la redondance, mais ces opérations moléculaires d'association et de dissociation qui réalisent la métamorphose perpétuelle du sens" (pp. 80/81). - On peut toujours dire que l'hypertexte bancaire est au départ un "trésor de références communes", mais pour aussitôt constater qu'à l'arrivée il est tout le contraire d'une "niche écologique".

(24) mais dont la force dissociative ne réside pas tant dans le fait qu'elle représente une "tentation" ("as a »temptation« to dishonest dealings"), mais comme le note Kenneth Burke "in its quiet, rational way as a *substitute* that performs its mediatory role more 'efficiently', more 'parsimoniously', with less »waste motions« as regards the religious or ritualistic conception of »works«" en tant que "technical substitute for God, in that God represented the unitary substance in which all human diversity of motives was grounded" (A Grammar of Motives..., pp. 111-112).

(25) si la circulation monétaire représente 40 fois la circulation marchande, ce chiffre énorme ne devrait pas nous faire oublier qu'il est certainement dû à la sophistication technique des mécanismes de paiement; mais si l'on étudie ce rapport entre les deux formes de circulation avec un peu de recul historique, on remarquera l'évolution vertigineuse de la circulation monétaire depuis deux décennies et la presque-stagnation de la circulation marchande durant cette période. Alors, l'hypothèse qui viendrait à l'esprit serait qu'en absence d'une croissance réelle, la fiction de croissance - qui nous semble à la clé de la modernité - est sauvée par une croissance purement nominale. La conséquence en serait une gigantesque inflation. Oui, si le lien qui unissait les deux formes de circulation existait encore. Aujourd'hui, la circulation monétaire se fait largement en circuit clos. Ce que Goux observait de manière abstraite pour l'acte de paiement individuel, nous le retrouvons à l'échelle mondiale; le *change* de monnaie contre de la monnaie est devenu une pratique courante. Mais ce n'est pas à cause de la sophistication technique des systèmes de paiement; ceux-ci ne sont en fait que le résultat de l'évolution monétaire en circuit clos.

Bibliographie sommaire

Kenneth Burke, A Grammar of Motives and A Rhetoric of Motives, Cleveland, Ohio 1962

Irving Goffman, La mise en scène de la vie quotidienne, 2 t., Paris, Minuit 1973

Irving Goffman, Les rituels d'interaction, Paris, Minuit 1974

Jean-Joseph Goux, "Cash, check or charge?", in: Communications, 50/1989, pp. 7-22

Gunnar Heinsohn, Privateigentum, Patriarchat, Geldwirtschaft. Eine sozialtheoretische Rekonstruktion zur Antike, Francfort, Suhrkamp 1984

Pierre Lévy, Les technologies de l'intelligence. L'avenir de la pensée à l'ère informatique, Paris, La Découverte 1990

Serge Moscovici, La machine à faire les dieux. Sociologie et psychologie, Paris, Fayard 1988

Georg Simmel, Philosophie de l'argent, Paris, PUF 1987

Alfred Sohn-Rethel, Intellectual and Manual Work. A Critique of Epistemology, Londres, MacMillan 1978

**COMPTE-RENDU DU DÉBAT
SUR L'EXPOSÉ D'ALDO J. HAESLER (5 avril 1991)**

Dario de Faciendis avance que, malgré les tendances objectives et structurelles décrites par A. J. Haesler, il y a des formes de résistance individuelles, même si ces résistances peuvent à la limite prendre une forme névrotique. A cet effet, il cite l'exemple d'un ami italien qui, d'un côté, prétend s'opposer aux processus de «désobjectivation» au sein de la société contemporaine et qui, de l'autre, tient le compte quotidien de la totalité de ses achats, item par item, dans un système informatisé de budgétisation planifié jusqu'à l'an 2000 ! Cet exemple lui semble d'autant plus significatif qu'il n'y a pas si longtemps, la population italienne avait un rapport «traditionnel» à l'argent et, par exemple, utilisait peu les institutions bancaires, bien que la situation contemporaine soit fort différente à cet égard. Dario de Faciendis commente ensuite le passage de l'exposé où A. J. Haesler conférait une importance centrale à la logique économique moderne quant à la capacité des Etats européens à coloniser des sociétés non occidentales qui ne se réfèrent pas à une telle logique. Cette thèse lui semble juste, mais elle ne va pas assez loin. Une société «traditionnelle» a une capacité de défense contre des «pathologies» sociales de nature endogène, contre des déséquilibres sociaux dont elle connaît l'origine ou les mécanismes de production. Mais une telle société demeure impuissante devant des mécanismes «pervers» qui sont introduits de l'extérieur, par exemple lors de contacts interculturels, parce qu'elle n'en connaît ni la nature, ni le mode de genèse. Ainsi l'émergence de la monnaie, et plus généralement l'économisation des rapports sociaux traditionnels, s'est alimentée à même la désagrégation des structures sociales traditionnelles.

A.J. Haesler répond qu'il est en substance d'accord avec ces remarques.

Gilles Gagné exprime son accord à propos de l'opposition globale qui est désignée par les concepts d'échange symbolique et d'échange économique. Il estime cependant que le terme même d'échange symbolique fait problème parce qu'il semble être une projection rétrospective de la notion d'échange économique sur des rapports qui, selon l'exemple même de Haesler, sont des rapports non pas pour-la-forme mais des rapports à-l'intérieur-d'une-forme qui est commune aux partenaires et qui structure d'emblée leur rapport mutuel. Il lui semble également qu'il y a un hiatus entre les trois moments de l'exposé: la réflexion sur l'échange, la réflexion à partir de la philosophie de la monnaie (cf Simmel) et l'analyse phénoménologique de la carte de crédit. Ainsi, du point de vue même de la thèse de Haesler, il lui semblerait important de considérer l'histoire empirique des transformations de la monnaie moderne afin de pouvoir mieux montrer la rupture qu'introduirait la carte de crédit relativement aux formes antérieures de monnaie. Pour sa part, Gilles Gagné pense plutôt que s'opère une inversion radicale de la monnaie quand, sous couvert de maintien de la forme monétaire, on est passé progressivement de la monnaie marchandise, de la monnaie de gold standard ou de la monnaie

d'échange standard à la «monnaie» scripturale, c'est-à-dire à la monnaie de dette. Avec la monnaie scripturale, la monnaie n'est plus cet or que l'individu détient positivement, cette valeur qui est sienne, mais elle devient plutôt une dette, elle devient négativement ce qui est dû à autrui. Quand la banque centrale émet de la monnaie, elle émet en fait une dette, de sorte que la circulation de la monnaie est en fait la circulation de toutes les dettes dont la banque centrale a monopolisé la reconnaissance. Dans cette perspective, la carte de crédit doit être envisagée moins comme une rupture absolue que comme la généralisation ou l'universalisation d'une virtualité qui émerge d'abord avec la monnaie scripturale. Désormais, avec la carte de crédit, n'importe quelle personne peut être émettrice de dettes et permettre à d'autres personnes d'utiliser ces dettes.

A.J. Haesler répond qu'il s'agit de questions qu'il n'a pas voulu présenter dans son exposé. Mais il est en accord avec l'idée que la carte de crédit est une radicalisation de la monnaie de papier. Cependant, avec la carte de crédit, on assiste selon lui à la fin du monopole d'État, monopole qui avait été associée à la monnaie de papier. Cette fin du monopole étatique est importante parce qu'on assiste actuellement à un fractionnement de la masse monétaire en divers agrégats monétaires, par exemple M3, M4, M5 et M6, et que les États ont, par le fait même, de plus en plus de difficultés à mener des politiques monétaires cohérentes. C'est pourquoi il ne saurait être question de considérer la carte de crédit comme un pure et simple prolongement, même radicalisé, de la monnaie de papier, car il y a des sauts qualitatifs qu'on ne saurait négliger. A cet égard, il faut signaler la repersonnalisation des cartes de crédit qui conduit à une repersonnalisation des échanges. Par exemple, en Suisse, la carte V.I.P. de Visa donne droit à certains privilèges dans de nombreux établissements: on peut même avoir droit à du champagne sans avoir encore rien acheté dans certains établissements de Zürich. Une telle personnalisation des échanges économiques ne saurait être comprise comme un retour à une forme primitive d'échange, comme un retour vers un archaïsme, ainsi que le soutiennent certains «postmodernistes».

André Petitat demande à A.J. Haesler si l'individualisation de la dette qu'est la signature associée à l'emploi de la carte de crédit, et que l'on peut contraster avec les usages où on se contente de donner seulement son numéro de carte, ne va pas à l'encontre de son interprétation générale de la carte de crédit.

A.J. Haesler répond que la signature pour les cartes de crédit est sans doute une phase transitoire et contingente. Il s'agit d'un héritage de la pratique de signature des chèques. Pour l'avenir, il convient de signaler qu'on teste actuellement des machines capables de reconnaître des empreintes digitales.

Michel Lalonde revient sur une partie de l'exposé de Haesler et sur une remarque ad hoc de Michel Freitag où avait été suggéré que la carte de crédit implique la disparition progressive du rapport économique centré sur la dualité donner-recevoir au profit d'un rapport centré sur la dualité présentation (de la carte) - avoir accès à (au bien ou au service) ou même, comme l'a soutenu M. Freitag, sur un

rapport mettant en présence un ayant-droit à une capacité de consommer, cet ayant droit étant le détenteur d'une carte de crédit personnalisée et située dans une échelle hiérarchique de statuts. Dans cette perspective, Michel Lalonde pense qu'on peut extrapoler que l'action économique, envisagée en tant qu'elle impliquait classiquement une dimension de décision et de calcul explicites, qu'elle mettait en jeu l'expression d'une volonté réfléchie, s'effrite progressivement tant sur le versant de la consommation que sur le versant du travail ou de la production. Du côté de la consommation, du fait du perfectionnement probable des techniques de reconnaissance automatisée de l'identité personnelle (empreinte digitale, voix, physionomie, etc.), on peut imaginer que, dans un avenir plus ou moins lointain, il ne sera même plus nécessaire de donner explicitement son consentement à une dépense de consommation par une signature ou un numéro de code. Il suffira simplement de poser l'acte de consommation, manger au restaurant ou prendre un pantalon dans un magasin et l'emporter chez soi, pour qu'une batterie de machines enregistrent l'acte et débitent automatiquement le compte du consommateur. Il n'y aura plus à proprement parler d'acte de consommation, du moins au sens de décision que l'acteur manifesterait «publiquement» et qui aurait pour lui valeur d'acte réfléchi; la consommation s'identifierait tout court au fait de vivre. Du côté du travail, on a depuis longtemps analysé la disjonction entre la prestation de travail dans son effectivité et le revenu. Il suffit ici de rappeler la capacité d'obtenir un revenu sans travailler grâce aux protections sociales, la détermination du salaire selon des échelles salariales indépendamment de la prestation effective du travail (principes d'ancienneté, de diplomation, etc.), le caractère progressif de l'impôt sur le revenu, etc. Encore là se manifesterait une progressive dissolution de la dimension décisionnelle et réfléchie dans la mesure où la mise en œuvre de cette capacité décisionnelle vis-à-vis de l'organisation des prestations individuelles de travail influe de moins en moins sur les revenus que l'acteur peut en escompter.

A.J. Haesler répond qu'il y a effectivement ce qu'on peut appeler une immédiateté de la consommation, une immédiateté vis-à-vis ce qui apparaît comme un dépôt d'objets auxquels j'ai droit grâce à ce jeton qu'est la carte de crédit.

Stephen Schecter veut placer l'emphase sur le type de société à l'intérieur duquel se développe la carte de crédit plutôt que sur une approche de type phénoménologique. Pour lui, la signification essentielle de la carte de crédit a moins à voir avec la consommation qu'avec une capacité accrue de générer de l'argent pour les divers intervenants associés à l'émission et à l'utilisation des cartes de crédit. Ainsi, avec le crédit qui est généré par la possession d'une ou mieux de plusieurs cartes, il est possible de se lancer dans des opérations lucratives, par exemple compléter un capital personnel insuffisant et se lancer dans la spéculation immobilière. De proche en proche, les multiples capacités de générer du crédit se multiplient à l'infini et finissent par marginaliser la production et la circulation des biens et des services en tant que telles.

Une autre question se pose à ce sujet selon S. Schecter. Comment peut-on analyser, sous l'hypothèse de la postmodernité, ce nouveau statut de l'argent associé

à la généralisation de la carte de crédit, en ayant à la mémoire le rôle de principe de réalité que Freud conférait à l'argent ?

A.J. Haesler répond qu'il se sent incompetent pour répondre à cette dernière question.

Michel Freitag intervient pour soulever deux questions qui lui semblent se rattacher immédiatement au thème général du séminaire: la postmodernité. La première est résumée dans la thèse suivante: la carte de crédit tend à devenir de plus en plus ce dont on a droit en vertu d'une certaine inscription dans des organisations. Certes la carte de crédit se présente encore sous la forme de cette carte «universelle» à laquelle tout le monde a pratiquement accès et qui est gérée encore selon ces principes bancaires classiques où la capacité de crédit s'appuie essentiellement sur une couverture: des revenus accumulés, des biens immobiliers, un salaire, etc. Mais le développement des cartes de crédits particulières, qui visent des catégories socio-professionnelles ou organisationnelles, implique un renversement au sens où la capacité de crédit tend à dépendre non seulement de la nature de l'organisation et de l'inscription de l'individu dans l'organisation, mais aussi d'anticipations globales relativement au statut futur de l'individu dans l'organisation et à l'évolution future de cette organisation elle-même. La carte de crédit spécialisée tend à devenir une sorte d'escompte générale sur la vie globale future à cette seule condition de participer aux organisations. La carte de crédit devient également une dimension essentielle du mode de reconnaissance de la place des individus dans une société mobile de statuts. Cette société de statuts, qui tend à se trouver manifestée par les cartes de crédits particularisées, n'est certes pas un retour aux hiérarchies traditionnelles de statuts. Car, sans pour autant être institutionnellement et centralement intégrés, les divers statuts des sociétés traditionnelles étaient culturellement coordonnés et évoluaient très lentement, alors qu'aujourd'hui les structures de statuts se transforment rapidement dans toutes les directions selon une mobilisation immédiate. La carte de crédit devient le mode d'inscription des individus dans une société organisationnelle. Cette société organisationnelle est une société entièrement contrôlée. Ce contrôle n'est pas politique ni centralisé, mais il s'exerce dans la multiplicité des opérations d'ordinateurs qui effectuent des calculs de probabilité et d'anticipation de revenus à propos des individus et de leur progression probable dans les organisations.

Au surplus, les dettes générées par les cartes ne sont jamais effacées dans la mesure où la carte est ce qui ouvre la capacité de consommer pour des ayant-droits dont les «droits» sont précisément déterminés par leur statut, présent et futur, dans les organisations. Ou, si l'on veut, la carte de crédit est le mode de gestion organisationnel des rapports des individus avec le système. Actuellement cela apparaît le plus clairement pour les deux niveaux extrêmes de la société: les assistés sociaux et les statuts les plus élevés. Les assistés sociaux ont droit à un revenu et à des services minimaux pendant toute leur vie. Mais, en tant que telle, cette couche de la population ne contracte pas de dettes qui soient garanties par des revenus adéquats selon les principes bancaires traditionnels et qui soient appelées à être

remboursées un jour. À l'autre extrême de la société, l'individu de statut supérieur n'a pas besoin de s'endetter au sens classique puisqu'il peut obtenir, en vertu de son statut, l'épongement automatique de ses «dettes», de sa capacité de consommer. Ou, autre formulation, la capacité de s'«endetter» devient un privilège.

La seconde question vise le processus d'abstraction, d'invisibilisation de la monnaie. Ce processus, qui va de la monnaie or, à la monnaie de papier, puis à monnaie scripturale, enfin à la monnaie de compte, a fini par conduire à une situation où la monnaie «classique» est devenue incapable de gérer les échanges économiques globaux dans la société. On a alors mis en place une série de mécanismes administratifs de gestion pour suppléer à cette incapacité de la monnaie abstraite. Mais alors, dans le cadre des ces mécanismes particuliers, la monnaie devient extrêmement concrète. Cette monnaie devient particularisée selon les statuts, les organisations et leurs branchements mutuels. Ainsi, selon l'angle considéré, l'évolution contemporaine de la monnaie peut saisie soit comme un processus d'abstraction, soit comme un processus de concrétisation.

A.J. Haesler renvoie à un livre de Roland Moreno¹, l'inventeur des cartes à «puces», où l'auteur anticipe la carte à puce «totale» qui contiendrait une pluralité d'informations, v.g. état de santé, état de crédit, fiche signalétique, informations pour les services sociaux, etc., et qui permettrait une «mise en ordre» de la société.

Olivier Clain revient sur une remarque précédente de Gilles Gagné à propos du caractère structurant de la «forme» de l'interaction sociale vis-à-vis des échanges qui s'y déroulent. Ce caractère structurant est également présent dans l'échange de signifiants entre la mère et l'enfant. O. Clain renvoie à l'analyse qu'en fait la théorie psychanalytique, même si le caractère a priori de la structure de statuts n'est pas toujours posé explicitement par un auteur comme Jean-Joseph Goux dans Economie et symbolique. Donc on ne peut poser que l'échange fonde le rapport social, bien que l'on puisse mener une analyse structurale des formes de l'échange et surtout une analyse génétique de l'échange, comme le fait J.-J. Goux.

O. Clain poursuit sur le passage de l'exposé de Haesler où celui-ci s'interroge sur les rapports possibles entre, d'une part, la modification de l'image de l'univers à la Renaissance alors que l'on passe d'un univers fermé et limité à un univers ouvert et infini et, d'autre part, l'évolution des structures d'échanges. A ce sujet, O. Clain estime à la suite des analyses d'A. Koyré que, lorsqu'un auteur comme Nicolas de Cues pose le thème de l'univers infini, il s'agit d'abord d'une réaction contre l'aristotélisme, et son univers fermé, qui s'était diffusé dans la pensée théologique aux XIV^e et XV^e siècles. Il s'agit d'abord d'un débat interne à la théologie dont l'importance socio-historique ne doit pas être exagérée.

À propos de l'opposition entre l'échange symbolique et l'échange économique présentée par A. J. Haesler, O. Clain se demande si on ne doit pas considérer d'autres

¹ Orthographe incertaine.

analyses des formes de l'échange qui seraient plus rigoureuses. Il lui semble qu'on doit revenir aux premières pages du Capital où Marx développe une typologie des formes de l'échange, typologie qui présente successivement la forme simple, la forme développée, la forme générale et enfin la forme monnaie, à condition qu'on envisage ce premier chapitre du Capital non seulement comme une analyse structurelle, mais comme une analyse génétique: la forme simple correspondant à l'échange accidentel de surplus entre deux sociétés «primitives», la forme développée correspondant à un échange plus systématique entre sociétés, etc.

Par ailleurs, O. Clain estime que, dans l'analyse des rapports entre formes de la monnaie et formes de l'échange, il faut d'abord partir d'une compréhension des formes de l'échange pour ensuite rendre compte de l'instrument de l'échange qu'est la monnaie et non pas l'inverse. Encore là, conformément à une remarque précédente de G. Gagné, il faut accorder une primauté à la structure d'interaction au sein de laquelle se déploie l'échange. Il lui a semblé que l'exposé d'A.J. Haesler péchait à cet égard en conférant à l'analyse de la monnaie une trop grande vertu explicative vis-à-vis des formes de l'échange.

Parmi les hypothèses présentées par A.J. Haesler à propos de la carte de crédit, O. Clain en retient deux qui lui semblent les plus importantes: d'une part, la démocratisation et la spécialisation statutaire des cartes de crédit et, d'autre part, la «défuturisation» des échanges. S'agissant de la première hypothèse, il rappelle qu'il y a maintenant un marché des cartes de crédit avec son jeu de la concurrence au sein duquel le «consommateur» choisit sa ou ses cartes. Et surtout, comme l'a mentionné précédemment M. Freitag, on assiste à la création de cartes de crédits réservées à des catégories socio-professionnelles et offrant des privilèges exclusifs. Par exemple, des associations professionnelles d'ingénieurs ou de professeurs d'université ont conclu des ententes avec des banques afin d'offrir à leur membres des cartes de crédit exclusives. A ce sujet, la personnalisation des cartes dont a parlé Haesler est d'abord une personnalisation des marges de crédit. Il s'établit ainsi une hiérarchies des cartes et par là des statuts qui est basée sur le volume de la marge de crédit.

A propos de Freud et de l'argent (en guise de réponse à une question précédente de S. Schecter), on doit dire que certes, chez Freud, l'argent est l'accès au principe de réalité. Mais, quand Freud en parle, c'est toujours en tant qu'il est court-circuité par la névrose obsessionnelle, c'est-à-dire que l'argent fonctionne alors comme principe de plaisir. Freud parle de l'argent non pas comme accès à la réalité, mais en tant qu'il peut constamment être perturbé par un investissement de type libidinal, donc à caractère névrotique vis-à-vis de l'échange monétaire, de l'accumulation, de la comptabilité, etc. Ainsi les habitudes comptables de l'ami italien dont a parlé précédemment Dario de Faciendis peuvent être comprises comme un cas de névrose obsessionnelle, comme une résistance à la folie.

André Petitat intervient en rapport avec une remarque antérieure de Michel Freitag. Sans même avoir à procéder par une projection des tendances actuelles dans le

futur, il estime qu'on peut trouver actuellement des exemples d'automatisme social beaucoup plus probants dans les systèmes assuranciers. Des masses considérables d'argent circulent sans qu'on en voit les mouvements selon des mécanismes automatiques. Et on peut remonter jusqu'aux premières mutuelles et jusqu'à Bismarck pour voir la mise en place des premiers mécanismes de ce genre.

En référence à un passage de l'exposé de Haesler, il intervient également à propos de l'infiltration de la marchandise dans les sociétés de don, dans les sociétés où l'échange symbolique domine. En substance, A. Petitat croit comprendre la thèse de Haesler de la façon suivante: la marchandise serait introduite dans ces sociétés à la suite d'un quiproquo où la société «primitive» accepterait la marchandise en tant que don. Or, tout comme ces sociétés discriminent entre maladie naturelle et maladie surnaturelle, elles distinguent diverses formes d'échange, dont la signification et les modalités sont diversement codées, de telle sorte que les échanges ne peuvent pas être rapportés en bloc à la seule forme de l'échange symbolique, à l'échange-don, bien qu'il y soit la forme dominante de l'échange. On a donc, selon les anthropologues, une forme dominante, l'échange symbolique, et parallèlement d'autres formes d'échange. Par exemple, dans le système du *kula* selon la description de Malinowski, il y a en marge de l'échange-don d'autres formes d'échanges distinguées par des mots spécifiques. Ces autres formes d'échange ont été appelées globalement troc par les Occidentaux. Il y a en fait plusieurs formes de «troc» et même des formes mélangeant le «troc» et l'échange-don. On trouve à foison dans nos propres sociétés des échanges mélangeant le système de don et le système marchand. On peut alors se demander si l'introduction de l'échange marchand dans les sociétés de don découle d'un quiproquo comme semble le soutenir A.J. Haesler ou si cette introduction ne procède pas de l'existence préalable de formes d'échange qui s'étaient éloignées de l'échange symbolique et qui se rapprochaient de l'échange marchand dans une certaine mesure.

Michel Freitag intervient sur la remarque d'A. Petitat pour suggérer que sa thèse et celle de Haesler peuvent sans doute être conciliées. À supposer que ces autres formes d'échanges en marge de l'échange symbolique sont assez précisément régies quant aux personnes, aux biens et aux modalités, alors la thèse de Haesler peut être reformulée de la façon suivante. N'étant pas lié à la structure de statuts et aux normes régissant les diverses formes d'échanges, l'étranger peut s'immiscer partout dans la société dans le cadre des échanges et introduire des formes d'échanges, par exemple marchands, qui seront «acceptées» précisément en vertu de leur caractère d'extériorité, alors que, dans la société d'origine, les échanges sont trop bien contrôlés pour que des échanges de type marchands puissent y naître de façon endogène.

Jean-François Côté suggère qu'on assiste actuellement à des processus croisés de désymbolisation et de resymbolisation dans les rapports entre sociétés. Au même titre que, selon l'exposé de Haesler, le développement du système bancaire contemporain s'alimente à un épuisement des réserves de sens et conduit paradoxalement à une resymbolisation des échanges, ainsi qu'on l'observe pour la

personnalisation des cartes de crédit, on assiste dans les rapports internationaux à une sorte de resymbolisation des enjeux là où traditionnellement n'entraient en ligne de compte que des considérations économiques et politiques. Par exemple, des États comme la Turquie troquent la disposition de facilités militaires sur leur territoire contre un effacement partiel de leur dette extérieure. Ou encore un État comme le Brésil va sans doute, si ce n'est déjà fait, troquer la protection de la forêt amazonienne contre des avantages économiques ou politiques. Ainsi, dans ce dernier exemple, l'écologie émerge comme lieu d'une nouvelle symbolisation, mais cette fois-ci à l'échelle des rapports entre sociétés.